

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



N'est pas maître queux qui veut
37^{1/2} AA de Louise Leblanc

François-Marie Gérin-Lajoie

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39986ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gérin-Lajoie, F.-M. (1983). N'est pas maître queux qui veut : 37^{1/2} AA de Louise Leblanc. *Lettres québécoises*, (31), 77-77.

N'est pas maître queux qui veut

37½ AA

de Louise Leblanc



Louise Leblanc Photo Athé

Après nous avoir donné un recueil de bons (?) mots (outre qu'ils ne sont pas tous bons, les mots de *L'Homme objet*¹ sont en effet trop souvent gratuits — par ex. «les hommes se refusent à faire du ménage, car, pour eux, ce serait mordre la poussière»), Louise Leblanc vient de remporter, avec un ouvrage intitulé *37½ AA*, le prix Robert-Cliche, que décerne chaque année le Salon international du livre de Québec à l'auteur d'un premier roman québécois.

L'Homme objet constituait déjà un projet ambitieux: railler l'homme (comme celui-ci raille — depuis des siècles, dit-on — la femme) sur ce qu'il y a en lui de plus «macho». Je ne sais si le livre a connu beaucoup de succès, si les flèches décochées par Louise Leblanc ont alimenté le discours — déjà vitriolique — de certaines féministes, et si l'auteur croit s'être acquittée de la mission qu'elle s'était donnée: rapprocher les sexes par le rire.

Quoi qu'il en soit, avec *37½ AA*, Louise Leblanc a encore choisi le risque. Pari dangereux en effet que celui de s'attaquer — en la parodiant — à une forme de littérature (les romans romance pour dames esseulées) qui nourrit l'imaginaire de millions de femmes et qui représente le quart du marché international du livre. Précisons tout de suite que *37½ AA* n'est pas la cote sur 100 que l'auteur donne à ce genre de romans, mais bien une peinture féminine, celle de la pantoufle de Cendrillon — symbole du sexe féminin pour les freudiens, et du moule dans lequel la société mâle veut faire entrer la femme, pour les féministes.

Une histoire de recette...

Dans une entrevue qu'elle accorda après qu'on lui eut remis son prix, Louise Leblanc déclara qu'avant de s'attaquer à la rédaction de *37½ AA*, elle avait lu un certain nombre de «romans d'amour» afin de se familiariser avec la «recette» utilisée, qui ne varie à peu près pas d'une oeuvre à l'autre et dont les ingrédients sont, semble-t-il, les stéréotypes qui tissent les relations hommes-femmes depuis bien des lustres.

Voyons un peu de quoi il retourne. Le roman rose met habituellement en scène deux mondes opposés (mais complémentaires, comme dit la publicité des agences de rencontres): la richesse (incarquée par l'homme) et la pauvreté (plus ou moins déguisée et qu'incarne la femme). L'homme est riche, beau, sportif, intelligent, fort, etc. Il a à ses pieds les plus belles femmes du monde. Son seul défaut est d'entretenir une blessure secrète (déception amoureuse ou autre), qui l'empêche d'être heureux et d'aimer. Arrive l'héroïne, très belle, très naïve (essentielle, la naïveté), très pure, très vierge et très pauvre. C'est elle — et elle seule — qui, grâce à

ses belles qualités (?), parviendra à amadouer le riche héros (à qui, est-il besoin de le préciser, elle devra tout: richesse, bonheur et «dégrossissement» en règle — ce qui comprend naturellement les voluptés et l'alcôve). Le cadre dans lequel se déroule le récit doit bien entendu permettre à la lectrice (une femme souvent confinée chez elle) de s'évader — oh, exotisme, quand tu nous tiens!) L'héroïne ou le héros habitera donc (mieux, sera amené(e) à se rendre dans) une contrée éloignée, ce qui fournira à l'auteur(e) l'occasion de passer son petit documentaire touristique.

En résumé, le roman rose raconte la rencontre de l'Homme super-homme et de la Femme super-femme traditionnels (le Yang extrême et le Yin extrême des Orientaux). Une telle rencontre n'a en soi rien de stéréotypé (chaque amour étant unique); ce sont les grimaces et le grimage dont on l'entoure (et que des profiteurs de tout acabit cherchent à perpétuer à tout prix) qui relèvent du stéréotype et qui doivent être stigmatisés (ou ridiculisés). Voyons à présent si Louise Leblanc a suivi la recette et si le plat qu'elle nous offre est bien assaisonné de touches parodiques.

Une histoire d'amour...

Fleur-Ange, 26 ans, est une belle jeune fille qui a été recueillie par son oncle après la mort de ses parents. Celui-ci, craignant le qu'en-dira-t-on (une fille habitant avec deux hommes — l'autre étant le fils du bonhomme, baptisé Cyrano — risque en effet de faire jaser les mauvaises langues), a obligé la bichette à vivre sous un sexe d'emprunt (celui qu'elle n'a pas), à prendre un nom du même acabit (Fleurant), et à exercer un métier jadis réservé aux hommes (mécanicien). Fleurant excelle d'ailleurs dans son métier, à tel point qu'il parvient à réparer la luxueuse voiture sport d'un riche homme d'affaires, Loïc De La Manne, qui a fait une embaardée sur la route qui mène au village de Fleurant. Impressionné par la dextérité de Fleurant, De La Manne lui demandera de devenir son mécanicien attitré et l'emmènera dans son île des Antilles, dès que le jeune homme (?), amoureux jusqu'au bout des ongles de celui qu'il a sauvé, aura dit «oui». Quand De La Manne découvrira qu'en vérité Fleurant est Fleur-Ange, il croira avoir été berné et fera subir à l'innocente créature une torture mentale de tous les instants, jusqu'à ce qu'il se rende compte que sa haine est de l'amour (Fleur-Ange lui rappelant une fiancée décédée). Quant à Fleur-Ange, elle découvrira sous l'écorce rude une bonne pâte d'homme (c'est-à-dire ce que, dans le tréfonds de son âme féminine et intuitive, elle a toujours su qu'il était). Comme toutes les belles histoires d'amour (avant l'épreuve de la réalité quotidienne), l'histoire de Loïc et de Fleur-Ange aura un dénouement heureux.

Une histoire d'humour...

Disons tout de suite que Louise Leblanc sait écrire et bien écrire. Le discours est précis, le scénario bien construit, et l'oeuvre dans son ensemble laisse une agréable impression de peaufinage.

Ces qualités, qui annoncent un talent qui ne saurait tarder à donner sa pleine mesure, ne suffisent cependant pas à racheter la pâleur de la parodie. En effet, dans *37½ AA*, à peine reconnaît-on à certaines exagérations — la noyade dans les larmes, les cheveux qui poussent en accéléré ou la pomme d'Adam de Loïc tatouée aux armoiries de la famille — les velléités parodiques de l'auteure. Pour être efficace, la parodie (comme la caricature, d'ailleurs) doit aller beaucoup plus loin que le simple grossissement des traits. C'est un peu pour cela que l'humour de madame Leblanc, à mon humble avis, ne passe pas la rampe. Cette écrivaine nous a donné, somme toute, un excellent pastiche, quand il aurait fallu aborder le sujet sous l'angle de la charge. Question de nuances... qui fait de *37½ AA* une oeuvre qui ne parvient pas à soulever l'enthousiasme.

«Puisque les hommes se sont toujours attribué le monopole de l'humour...», nous disait l'auteure dans son introduction de *L'Homme objet*. J'aurais presque envie d'ajouter: «...avec raison!», en m'empressant toutefois de faire suivre une affirmation aussi péremptoire de l'explication suivante (pour ne pas m'attirer les foudres du M.L.F.): «C'est parce qu'ils sont plus méchants!» □

F.-M. Gérin-Lajoie

37½ AA, Éditions Quinze, collection «Prose entière», 1983, 199 pages, 9,95\$.

1. *L'Homme objet*, Éditions Stanké, 1980, pas de pagination.

